1

– Qu'est-ce qui te prend, Martin ?

Les poings sur les hanches, raide comme la justice, mon père lève le menton comme s'il vérifiait le temps qu'il fait. (Pour information : il fait très beau, le mois de mai 1968 est superbe.)

Arrive Grognard, notre chien, un airedale. Il est le seul membre de la famille à pouvoir offenser la dignité de M^e^ Édouard Lesage, notaire, sans encourir de représailles. Aussi n'hésite-t-il pas à lui bondir dessus, les pattes avant sur sa poitrine.

– Grognard, au pied !

Ce chien est aussi le seul membre de la famille à ne pas obéir aux ordres. Fou de joie que mon père lui ait adressé la parole, il agite la queue et lui jappe au visage.

– Grognard, mon Grognard, enfin… Calme-toi.

Mon père lui flatte le crâne avec une affection qui m'étonne toujours. Je ne me rappelle pas qu'il m'ait jamais touché la tête, sauf d'une claque.

– Martin, qu'est-ce que tu fabriques là-haut ?

C'est Caroline, ma petite sœur. Elle vient de traverser le jardin en courant et s'est arrêtée net, le nez en l'air.

– C'est toi qui as laissé sortir Grognard ? lui demande mon père.

– Oui, mais pourquoi Martin est là-haut ?

– Nous réglons cette affaire, lui et moi. Attrape-moi ce chien et ramène-le à la maison.

– Oui, mais pourquoi Martin est là-haut ?

– Caroline, pas de discussion !

Ce cri offusque Grognard. Il retombe sur ses quatre pattes et lève vers son maître un œil réprobateur. Ma sœur le saisit par le collier.

– Non, mais pourquoi Martin est là-haut ?

– Ca-ro-line.

Elle s'éloigne à regret, tirant le chien derrière elle. Il est si grand et elle si petite qu'elle pourrait le chevaucher et partir au galop.

Mon père frotte vigoureusement les deux empreintes terreuses que Grognard a laissées sur son

polo. Il ne parvient qu'à élargir les taches. Exaspéré, il croise les bras et relève le menton.

– Je t'ai posé une question, mon garçon.

– Mais enfin, Martin, qu'est-ce que tu fais là-haut ? demande la voix de ma mère, dans son dos.

– Allons bon, soupire-t-il, ça recommence.

– Qu'est-ce qui recommence, Édouard ?

– Les questions oiseuses sur l'altitude qu'a cru devoir prendre ton fils, par exemple.

Elle se poste à sa gauche. Dans la même attitude : bras croisés, menton en l'air.

– J'avais un chat, quand j'étais petite, dit-elle d'une voix songeuse. Ficelle, on l'appelait. Il était très maigre. Un jour…

– Francine, murmure mon père, la voix tendue. S'il te plaît. Pas maintenant.

– Quoi ? Tu ne veux pas savoir ce qui est arrivé à ce pauvre chat ?

– Oh, il est patent que j'en meurs littéralement d'envie, Francine, répond mon père, sarcastique, les dents serrées.

– Eh bien, figurez-vous qu'un jour il a grimpé dans un arbre et après, impossible de le faire redescendre. On est restés jusqu'à la nuit à l'encourager, à le supplier. Je lui ai même lancé des cailloux – oh, des tout petits, je ne voulais surtout pas lui faire de mal.

– Je reconnais bien là ton cœur sensible, Francine, ironise mon père.

– Le lendemain matin, première chose : je cours jusqu'à l'arbre. Et vous savez quoi ?

– Dis-le-nous, Francine, je ne voudrais surtout pas mourir ignorant, la raille mon père.

Elle écarte soudain les bras, comme un plongeur qui tente le saut de l'ange.

– Plus de chat ! Disparu ! Envolé ! Volatilisé !

– Affreux – que dis-je ? –, abominable dénouement, Francine, persifle mon père.

– On ne l'a plus jamais revu.

– Jamais entendu une histoire plus tragique.

Elle recroise les bras et, l'air naïf et interrogateur, se tourne vers lui.

– Est-ce que tu crois, toi, Édouard, qu'un hibou l'a emporté ?

– Je ne saurais l'affirmer avec précision, Francine, grince mon père.

– Tu vois ? Je me disais bien… En tout cas, c'est ce que la cuisinière de maman a prétendu à l'époque. Une méchante femme. Je ne lui ai jamais fait confiance. Elle m'obligeait à manger le gras de la viande.

– Une tortionnaire, c'est indubitable, dit mon père, goguenard.

Elle s'éloigne en se rongeant les ongles, méditant

sur cette énigme. Après quelques pas, elle me lance, sans me regarder :

– Méfie-toi du hibou, Martin.

– Oh, assure mon père, ton fils n'aura l'occasion de croiser ni le hibou, ni la chouette, ni la hulotte, ni aucun membre de la famille des strigidés. Il va descendre de cet arbre séance tenante.

– Jamais, lui dis-je.

Il se replante les poings sur les hanches, sardonique.

– Tu comptes sans doute passer le reste de ta vie perché sur cette branche ?

– S'il le faut, oui.